

*"Apprendre à mourir, c'est comme répéter
ce qui va forcément arriver..."*



À cœurs perdus

Nahuel Pérez Biscayart

Déjà révélé chez Benoît Jacquot et Rebecca Zlotowski, ce jeune acteur argentin surdoué est l'un des points forts du film événement de Robin Campillo, l'exceptionnel 120 battements par minute. Rencontre.

Comment vous êtes-vous retrouvé embarqué dans l'aventure de 120 battements par minute ?

N. P. B. : C'est les directrices de casting Sarah Tepper et Leila Fournier qui m'ont proposé à Robin Campillo. Il est ami avec Rebecca Zlotowski, qui lui a aussi parlé de moi, pour dire que ça valait le coup de me rencontrer. Et ça a marché, avec Robin comme avec les autres acteurs. Car un casting n'est pas anodin : si tu fais le bon choix, la moitié du film est assurée... surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre avec autant d'électricité collective.

Vous n'avez pas eu peur du rôle de Sean ?

N. P. B. : Si, j'ai toujours peur quand je suis à la fois séduit et interpellé par un projet. Et dans ce cas précis, je craignais de ne pas être à la hauteur de ce sacré personnage. Or, je ne refuse que ce qui m'ennuie, alors j'ai foncé. *120 battements par minute* est un superbe film politique qui m'a immédiatement touché.

Quel était votre rapport au SIDA jusqu'à 120 battements par minute ?

N. P. B. : Je suis né en 1986 et j'ai grandi avec la capote. Même si le SIDA existait, on pouvait le nommer, on savait ce que c'était et ce qu'il fallait faire pour se protéger. La peur n'était pas la même qu'aux débuts de l'épidémie. En Argentine, Act Up n'existait pas, j'avais vu de loin les triangles roses, des images d'archives. Ce n'est qu'en recevant le scénario que je m'y suis entièrement plongé.

Comment incarner la mort, lorsqu'on a un jeu aussi vivant et physique que le vôtre ?

N. P. B. : J'ai dû perdre beaucoup de poids en très peu de temps, pendant le tournage qui a duré seulement deux mois. C'était très dur car je ne pouvais pas partager les repas avec les autres acteurs, donc je m'isolais tout comme Sean s'isole aussi, au fur et à mesure. Arnaud [Valois, son partenaire à l'écran, NdR] était même inquiet pour moi. Les enjeux de la réalité se sont rajoutés à celui de la fiction. Mais déconstruire est aussi difficile que de construire. Quand je joue Sean mort, je suis néanmoins présent. Apprendre à mourir, c'est comme répéter ce qui va forcément arriver...

Quel type de metteur en scène est Robin Campillo ?

N. P. B. : Robin est très généreux. Au début, il adore t'emmener dans son univers, il parle beaucoup et te donne tous les éléments dont tu as besoin pour ton rôle. Puis, pendant le tournage, il pouvait être à la fois absent et présent, notamment sur les scènes de réunion qui demandaient la gestion de plusieurs caméras. Robin filme vite car il veut éviter la mécanisation. Il a fallu s'approprier pleinement et rapidement chacun notre rôle, et il a eu la sagesse de nous laisser trouver notre manière d'être.

Aimez-vous autant danser que dans le film, où les scènes de clubbing offrent des respirations à l'action d'Act Up ?

N. P. B. : J'adore danser et chanter mais je ne le montre peut-être pas assez, peut-être par peur d'être trop sensibilisé, dévoilé. Nos sociétés nous éduquent de manière tellement atroce par rapport au corps que nous sommes obligés d'aller dans des boîtes de nuit obscures pour nous lâcher ! Dans *120 battements par minute*, la danse est thérapeutique, pour les acteurs comme pour les téléspectateurs. Après les actions d'Act Up, le club était comme la fin de la bataille, où il fallait encore tenir debout.

Comment avez-vous vécu la réception dithyrambique du film au Festival de Cannes ?

N. P. B. : Après le festival, j'étais épuisé. C'était unanime, tout était positif, plein d'amour, d'émotion... Les gens venaient nous voir, ils ressentaient le besoin de parler, de nous dire à quel point *120 bpm* les avait bouleversés. Revivre le film de cette manière, c'est comme une cristallisation de ce qu'on a déjà vécu sur le tournage sans pouvoir revenir dessus. C'est ce que j'adore dans le cinéma mais c'est aussi éprouvant, d'une certaine manière.

Pouvez-vous nous dire quelque mots sur votre prochain film ?

N. P. B. : *Au Revoir Là-Haut*, d'Albert Dupontel. Une expérience radicalement différente, c'était un long tournage qui se déroule après la Première Guerre Mondiale, avec beaucoup de décors, d'équipes, de costumes... Le film de Robin était aussi un film d'époque mais la manière de jouer et s'approprier les rôles était contemporaine.

Vous êtes né à Buenos Aires, vous avez tourné un peu partout en Europe... Où vivez-vous désormais ?

N. P. B. : Nulle part. Un ami me prête son appartement quand je suis à Paris, mais, au fil des tournages, je voyage ici et là. Je suis comme un oiseau migrant. Mais je n'aime pas les villes, elles sont trop polluées, il y a trop d'obstacles visuels, de la consommation partout... Récemment, je suis parti trois mois en Inde pour me ressourcer. J'en avais besoin ! — P



Quatre questions à Robin Campillo

Couronné du Grand Prix du Festival de Cannes, *120 battements par minute* brille de l'immense talent de ce réalisateur qui signe une magnifique fresque dramatique sur les 90's d'Act Up, où il a lui aussi été engagé.

Comment avez-vous travaillé sur *120 battements par minute* ?
Robin Campillo : Mes deux films d'avant m'ont mené à celui-ci. Ça a été un travail assez lourd car je voulais que les actions du film regroupent les cinémas d'intérêt d'Act Up de l'époque. Il y a eu quelques moments où j'étais perdu, tant

il y avait de choses à raconter ! La mise en scène devait me permettre de traiter ce sujet sans que ce soit un film à thèse. Les coupes de scénario et le montage ont permis de simplifier toute cette agitation. J'aime l'idée du bain où on jette le spectateur, l'empêcher de réaliser pleinement qu'il regarde un film, ne surtout ne pas le prendre par la main. Mais il ne faut pas qu'il se détache pour autant : c'est là où l'incarnation de l'acteur est importante. Dès un casting long de neuf mois, pour trouver non seulement les bons comédiens, mais aussi les bonnes associations.

Quel genre de militant étiez-vous, à Act Up ?
R. C. : Assez timide. Je parlais peu pendant les débats même si j'ai fait beaucoup d'actions. Je faisais partie de la Commission médicale, j'ai travaillé sur la tuberculose, une inégalité assez forte chez les séropositifs à l'époque. J'étais déjà en observation... De ce que j'ai

vu, j'ai rapporté dans *120 bpm* des phrases, des tensions, des rigolades. Et toute la cuisine interne, les enjeux vitaux face à l'immobilisme des laboratoires pharmaceutiques ou des propos du Pape. J'étais proche des personnalités d'Act Up pour qui j'avais énormément d'admiration. Cela m'importe beaucoup de savoir que Didier Lestrade a aimé le film.

Comment s'est déroulée la collaboration avec Arnaud Rebotini, qui signe la musique du film ?

R. C. : On s'est rencontrés pendant *Entre les murs* [sur lequel il a co-écrit le scénario avec Laurent Cantet, NR] où il devait signer une musique, ça ne s'est pas fait, je l'ai sollicité pour *Eastern Boys* car il y avait cet aspect mélancolique dans la house qui me touchait beaucoup. Il a joué partout dans les 90's, il possède les instruments de l'époque, et s'est avéré un gardien du temple de cette période musicale. Il fallait qu'il y ait des moments de

plaisir dans le film : danser et de baisser c'était indispensable. Si on survivait, ce n'était pas pour avoir un emploi, mais pour jouir de l'existence.

En dépit de son sujet, *120 battements par minute* est un film très sensuel. Comment avez-vous envisagé les scènes de sexe, sincères sans être vulgaires ?

R. C. : Le sexe n'a jamais été glauque pour moi et n'a rien à voir avec la mort. Et la capote si, au contraire, permit à beaucoup de retrouver le plaisir et la liberté. Dans le film, je voulais un rapport très joyeux au sexe. J'ai fait beaucoup de répétitions avec les acteurs nus afin qu'ils ne soient pas gênés par leur nudité sur le tournage. Le fait qu'on ne voit pas leurs parties intimes les a rassurés, également. Ces scènes-là ne peuvent pas être une performance, il faut qu'il y ait de la maladresse, que les personnages se sentent libres. Qu'on sente leur désir.